

Zeitschrift: Sinfonia : offizielles Organ des Eidgenössischen Orchesterverband =
organe officiel de la Société fédérale des orchestres

Herausgeber: Eidgenössischer Orchesterverband

Band: 7 (1946)

Heft: 12

Artikel: Faut-il ou non diriger par coeur?

Autor: Coppola, Piero

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-956203>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Faut-il ou non diriger par coeur?

Après avoir démontré l'influence néfaste de l'engouement sportif sur la vie musicale, Piero Coppola, le célèbre chef d'orchestre et compositeur, entame dans son très intéressant ouvrage «Dix-sept ans de musique à Paris, 1922 à 1939» cette question assez controversée. Je n'anticiperai pas sur ses conclusions. Fa

On a coutume d'être abasourdi par la mémoire prodigieuse d'Arturo Toscanini. Mais ce que tout le monde ignore, c'est que le maître est littéralement, et malheureusement forcé de diriger sans partition, parce qu'il n'y voit pas! Cela vous étonne, vous qui vous êtes bornés à admirer le grand artiste pour cet exploit, dont probablement il se passerait bien. La grande valeur de Toscanini ne réside pas, et il s'en faut, dans sa prodigieuse mémoire, mais dans les autres dons merveilleux que la destinée lui a accordés.

Dès lors, une quantité de chefs d'orchestre, à court d'autres qualités, se sont mis à mémoriser leurs partitions, et se présentent au pupitre tout fiers d'avoir bien étudié et appris par coeur une demi-douzaine d'oeuvres qu'ils usent jusqu'à la corde, et dont ils rassasient les auditoires.

Arturo Toscanini n'a jamais caché le mépris qu'il nourrit pour les plats imitateurs de ses dons de mémorisation; il dit constamment que ce genre d'exhibition est contraire à l'art symphonique, parce qu'il distrait l'auditoire, qui s'arrête aux qualités extérieures d'un chef, oubliant ainsi le but principal, celui d'écouter et non de voir. Il souhaitait même que, à l'instar de la fosse de l'orchestre du théâtre de Bayreuth, où le chef d'orchestre est invisible (et dirige même souvent en manches de chemise), l'on puisse cacher les gesticulations des chefs aux yeux des spectateurs, celles-ci n'ayant du reste rien de bien édifiant. Peu importe, les faits sont là: on va au concert symphonique pour voir tel ou tel chef, et non pour entendre telle ou telle oeuvre.

J'ignorais pourtant que cette mode ait été érigée en dogme. Je l'appris un jour, lorsqu'un ami, qui s'intéressait à mes possibilités d'une carrière en Italie, m'écrivit: «Surtout, cher ami, dirige par coeur, aujourd'hui, c'est l'essentiel.» Voilà. Cela n'a-t-il donc aucune importance que je connaisse par le menu, grâce à de longues études, une grande partie du répertoire ancien et moderne? Faut-il vraiment, si je veux réussir, que je consacre encore des heures et des heures à mémoriser mon prochain programme?

J'avoue humblement que je préfère de beaucoup dépenser toutes ces heures-là à connaître et à étudier de la musique nouvelle, étant alors en mesure de diriger, s'il le faut, une douzaine de programmes d'oeuvres différentes, plutôt que de me borner à apprendre par coeur quatre ou cinq

morceaux, et à passer ma saison de concerts à diriger toujours le même programme.

La simple logique me permet d'affirmer que l'essentiel est de bien diriger. Si l'on est vraiment bon chef, point n'est nécessaire de diriger de mémoire. Si vous n'êtes pas un bon chef, toute la mémoire du monde ne vous rendra pas tel. J'en connais en effet quelques-uns qui, se soumettant à la mode du jour, sont en transes durant tout le concert. Ils comptent, dans une attitude crispée, le nombre de mesures de chaque développement musical, se trompent souvent, donnent des départs trop tôt ou trop tard et sont reconnaissants aux musiciens de ne pas les regarder — ce qui est d'ailleurs la règle. Et les auditeurs ignorent que le travail du chef d'orchestre se fait surtout pendant les répétitions; au concert les musiciens connaissent déjà les instructions du chef et jouent comme ils ont été instruits, sans dépendre au dernier instant de la baguette du chef, qui tantôt fait les gestes nécessaires avec une louable sobriété (voir Toscanini), tantôt esquissent des gestes chorégraphiques (voir beaucoup d'autres).

Faut-il ou non diriger par coeur, la question reste ouverte. Pour les vrais connaisseurs, elle est tranchée; pour la foule, elle reste liée à son penchant pour l'exhibitionisme.

Piero Coppola

Eine Haydn-Anekdote

Andreas Romberg (1767—1821), der Komponist von Friedrich von Schillers «Lied von der Glocke», war nicht nur ein zu seiner Zeit beliebter Komponist und tüchtiger Musiklehrer, sondern ein in Deutschland, Frankreich und Italien sehr geschätzter Violinvirtuose. Mit seinem gleichaltrigen Vetter Bernhard Romberg, der ein glänzender Cellist war, begab er sich 1795 auf eine Konzertreise nach Italien, wo die beiden Künstler größte Erfolge davontrugen. Auf der Rückreise führte sie ihr Weg über Wien, wo sie Joseph Haydn kennen lernten. Es mochte Ende 1796 oder Anfang 1797 gewesen sein. Friedrich Rochlitz, der berühmte Leipziger Musikkritiker, der in seinem Werk «Für Freunde der Tonkunst» (1824—1832, vier Bände) im Jahre 1824 einen Lebensabriß von Andreas Romberg veröffentlichte, schreibt über diese Begegnung folgendes:

«Auf der Rückreise lernten sie in Wien Vater Haydn kennen und flogen ihm mit jugendlichem Enthusiasmus entgegen. Haydn empfing sie, seinem einfachen, liebevollen Charakter gemäß, aufs allerfreundlichste, und half ihnen die günstigste Aufnahme in den ersten Häusern bereiten; nannte auch den Andreas, besonders nachdem er seine Quartette gehört, gern seinen Sohn, der er, als Componist, denn auch damals war. Vater Haydn, der, bei aller Einfachheit seines Wesens, nicht ohne Kenntnis der Welt, und der Mittel, sie zu behan-